

Homélie du dimanche 16 avril 2023
Cathédrale de Laval - don Pierre-Antoine Belley

Chers amis, nous sommes si heureux de nous retrouver en ce dénommé « deuxième dimanche de Pâques » qui porte en réalité beaucoup de noms dans la prière de l'Église.

C'est d'abord, comme on l'appelle le plus communément le « *dimanche de l'Octave* ». Depuis dimanche dernier jusqu'à aujourd'hui, cela fait huit jours. Huit, comme l'écart qu'il y a entre l'apparition de Jésus, le jour de Pâques, et une semaine après, lorsque Thomas va le reconnaître. Chaque jour, cette semaine, était comme celui de Pâques, c'était Pâques. Lorsque nous avons célébré la messe de semaine, avec vous qui y avez peut-être assisté, c'était la même solennité. Une semaine entière, cela vaut le coup pour fêter Pâques.

Ce dimanche porte aussi d'autres noms. C'est par exemple celui de « Quasimodo », ce qui n'a rien à voir avec le bossu de Notre-Dame ou alors de manière très lointaine. Quasimodo est le premier mot d'un chant grégorien, et plus précisément de l'introït du deuxième dimanche de Pâques qui commence comme cela : « *Quasimodo geniti infantes* » soit : « *Comme des enfants nouveau-nés* ». C'est l'un des plus beaux chants grégoriens qui traduit la parole de saint Pierre : « *Nous sommes comme des enfants nouveau-nés* » et c'est le thème de ce dimanche. Pâques est pour nous comme une nouvelle naissance.

Un autre nom de ce dimanche est illustré par ces capes blanches que je vois devant moi aujourd'hui. Ce sont bien sûr nos catéchumènes. C'est le dimanche « *in albis* », en blanc. Si le nom était complet, ce serait « *in albis depositis* », c'est à dire « *le jour où vous allez quitter votre cape blanche* ». Comme vous avez été baptisés à Pâques, on se doit de vous mettre un peu à l'honneur et de vous remercier, chers catéchumènes adultes et adolescents, du cœur que vous avez mis à cette préparation. Vous êtes accueillis dans la foi de l'Église. Nous tous devrions aussi être vêtus de blanc comme des enfants nouveau-nés. Soyez accueillis, et je vous recommande, chers paroissiens - qui comme moi êtes tombés dedans lorsque vous étiez petits comme Obélix - d'accueillir de grand cœur tous ceux qui se tournent vers l'Église, tous ceux qui, comme nous, cherchent bien plus qu'une « *potion magique* » : ils cherchent à voir Jésus. Vous êtes des nôtres maintenant et l'on vous accueille, vous et vos familles, de grand cœur.

Ce dimanche s'appelle aussi le « *dimanche de la Miséricorde* ». Si vous trouvez que ça fait beaucoup de noms, eh bien ! c'est de la faute de saint Jean-Paul II !

Figurez-vous qu'il y a dans tout cela un lien particulier avec Laval. Mais oui ! Laissez-moi vous dire pourquoi. En 1816, un prêtre jésuite vint à Laval et prêcha en particulier pour les pauvres dans le quartier situé sur l'autre rive, vers Saint-Vénérand. C'était un quartier très pauvre qui, au début du XIXème, siècle était fréquenté par de nombreuses femmes que l'on appelait « *femmes perdues* ». Vous voyez ce que cela désigne : des femmes qui étaient déshonorées. Ce jésuite va encourager une sainte femme, Thérèse Rondeau, qui était une femme de petite condition, toute simple et qui, je crois, faisait du repassage pour gagner sa

vie, à fonder une congrégation qui portera le nom des « *Sœurs de la Miséricorde* » afin d'accueillir ces femmes, de les aider et de leur redonner leur dignité. Dans les années 1860-1870, on comptera jusqu'à cinq à six cents femmes qui seront ainsi soutenues par ces sœurs admirables, dans une de ces œuvres admirables comme il en existe tant dans l'Église. Cette congrégation va ensuite fonder dans divers lieux et notamment en Pologne. Ainsi la fondation polonaise va rester dépendante de celle de Laval jusqu'en 1922 ou 1925, je crois. C'est au sein de cette congrégation des Sœurs de la Miséricorde de Pologne que va vivre sœur Faustine Kowalska, non loin de Cracovie. Le pape Jean-Paul II ira souvent vénérer cette sœur, devenue après sa mort sainte Faustine.

Sœur Faustine a reçu des révélations du Sacré-Cœur de Jésus en demandant que le deuxième dimanche de Pâques soit consacré à la Miséricorde. C'est saint Jean-Paul II qui en l'an 2000 va décider, de son autorité de pape, que chaque deuxième dimanche de Pâques, soit spécialement célébrée la miséricorde du Seigneur. La miséricorde est un mot extraordinaire qui exprime la rencontre entre la misère de l'homme et le cœur de Dieu. C'est cette rencontre qui a lieu lorsque nous prions.

C'est donc pourquoi, aujourd'hui, nos chères Sœurs de la Miséricorde de la bien-nommée « rue du Paradis », qui ne sont plus que quelques-unes, sont toujours en lien avec la Pologne. Dans leur chapelle, nous pouvons y vénérer les reliques de sœur Faustine. Voyez, je ne vous trompais pas en vous disant que ce jour a un lien particulier avec notre ville !

Voyez comment la grâce a conduit la générosité de cette Thérèse Rondeau jusqu'à sœur Faustine et jusqu'à cette décision de l'Église universelle. Nous rendons grâce pour cette contagion de la sainteté : Thérèse Rondeau, sœur Faustine, saint Jean-Paul II.

Et ce dimanche - rassurez-vous, il n'y aura pas d'autres noms ! - est aussi celui de Thomas. Je vais m'arrêter là en disant quelques petites choses à son sujet.

Saint Thomas l'apôtre, et non saint Thomas d'Aquin, avec qui on le confond parfois, même chez les plus hauts dignitaires de notre pays, a eu le malheur de devenir célèbre par l'attitude que l'Évangile de ce jour nous décrit. Cela lui a valu de traverser les siècles comme étant celui qui ne croit pas, qui est un peu incrédule, qui a la tête dure.

« *Moi, je ne crois que ce que je vois* » ! Combien de fois entendons-nous cette belle formule qui aurait la vertu de justifier notre manque de foi. On ne lui fait pas vraiment hommage en disant cela. De saint Thomas l'apôtre, on ne sait pas vraiment grand-chose. Il y a dans l'Église des hagiographies, des traces historiques qui nous font savoir qu'après la mort et la résurrection de Jésus, saint Thomas va aller jusqu'en Inde où il existe encore à ce jour une église qui conserve ses restes. Nous savons qu'il a écrit ce que l'on appelle : « *L'Évangile selon saint Thomas* ». Un manuscrit en langue copte a été découvert récemment, en 1945, et il y avait eu un premier écrit en grec. C'est ce que l'on appelle un évangile apocryphe, c'est-à-dire un texte sur la vie de Jésus, sur lequel il n'existe pas d'attestations historiques suffisantes pour que l'on puisse le considérer comme ayant la même valeur que les quatre Évangiles.

Cela nous fait nous souvenir au passage que si l'on a gardé les quatre Évangiles comme étant l'Écriture Sainte, c'est parce que ces textes ont été dûment critiqués (au sens scientifique du mot) pour être approuvés par l'Église. Ils ont une valeur bien plus haute que toute révélation privée, y compris celle de Lourdes - et même plus que celle de Pontmain, c'est vous dire - ! Pour ce qui est des « *évangiles apocryphes* », nous pouvons les lire tout en sachant que nous ne sommes pas sûrs du tout de leur authenticité, voire convaincus du contraire.

Thomas, si l'on s'en tient à l'Évangile, est un personnage très attachant que l'on voit apparaître trois ou quatre fois.

La première fois, c'est peu avant la mort de Jésus. Jésus vient de ressusciter Lazare et comme il est têtue - si vous me permettez, Seigneur, cette familiarité - il ne va pas avoir peur et va aller à Jérusalem alors qu'on lui avait dit pourtant de faire attention. Et Thomas, que l'on imagine un peu fougueux, colérique et passionné de Jésus, dira, quant à lui : « *Eh bien, allons-y pour mourir avec Lui* » ! Cette première citation que l'on peut comprendre presque comme l'expression d'une impatience ou d'un dépit le révèle, comme il le prouvera plus tard par son martyre, comme celui qui est prêt à donner sa vie pour Jésus.

Et pour prouver qu'il n'était pas aussi poltron qu'on le pense, il suffit de se souvenir que s'il n'était pas là le dimanche de Pâques, c'est qu'il était parti courageusement faire des courses et s'exposer au regard des autres, alors que les autres disciples étaient restés enfermés au Cénacle. On peut alors penser qu'il était un peu intrépide, qu'il n'avait pas peur et que sa foi était bien davantage chevillée au corps qu'on voudrait le penser. Il était peut-être impétueux mais aussi un « *homme sans détours* », un peu comme Jésus le dira de Nathanaël : « *Israélite sans détours* ».

Pensons à un autre dialogue, et c'est la seconde fois que l'on rencontre Thomas. Jésus dans un bel enseignement disait : « *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père et où je vais bientôt, vous irez et vous connaissez le chemin* ». Alors comme un élève un peu curieux et familier de son professeur, Thomas répond sans vergogne : « *Comment pourrions-nous savoir le chemin alors que nous ne savons pas où tu vas !* ». C'est presque un reproche envers Jésus. Il a envie de comprendre. Les autres n'osent pas parler mais Thomas, lui, ose. C'est un bon élève finalement car il pose les bonnes questions, celles que les autres n'osent pas poser. Et grâce à lui, nous avons peut-être l'une des paroles de Jésus les plus fortes et définitives de Jésus sur lui-même quand il va répondre à Thomas : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie !* »

Arrive alors ce fameux dimanche de Pâques où, têtue comme une mule et plus que le serait n'importe quel Breton, il va dire : « *Eh bien, moi, si je ne mets pas le doigt dans ses clous, ma main dans son côté, non, je ne croirais pas* » ! Cela a dû être un peu tendu entre les apôtres.

- « *Mais, puisqu'on te dit qu'on l'a vu* » !

- « *Non je ne croirais pas !* »

Cependant, une semaine plus tard, Jésus va se montrer d'une grande tendresse avec son apôtre. Le juge-t-il ? Certes, il lui dit d'arrêter d'être incrédule, mais il ne le juge pas. On imagine volontiers Jésus lui sourire, plein d'affection : *« Je te connais, tu n'y vas pas par quatre chemins et j'aime bien cela ! Allez, baisse les armes, mets ta main dans mon côté, cesse d'être incrédule, sois croyant ! »*

Cet évènement a été magnifiquement représenté par nos artistes et, comme Thomas n'est pas une demi-portion, il va faire la plus belle des confessions que l'on puisse trouver dans le Nouveau Testament et peut-être même dans l'histoire sainte. Comme le dira saint Augustin : *« Il vit un homme, et il confessa un Dieu »*. *« Mon Seigneur est mon Dieu »* !

Au catéchisme, on enseignait aux enfants qu'il convenait au moment de la consécration, lorsque le prêtre élève l'hostie, de prononcer dans son cœur ces paroles bouleversantes : *« Mon Seigneur est mon Dieu ! »* On voit l'hostie, mais on confesse la présence de Jésus, comme Thomas l'a fait en ce deuxième dimanche de Pâques.

Laissons tomber les images d'Épinal ; Thomas est grand, et ce n'est pas pour rien qu'un de nos plus grands théologiens, saint Thomas d'Aquin, maître de l'enseignement de la foi, a pris son patronage.

Si Jésus est apparu aux apôtres, ce n'est pas pour rien. Il a considéré qu'ils avaient besoin de signes, et cela est aussi vrai pour nous dans notre chemin de foi. Thomas n'est pas forcément celui qui doute, il est celui qui se pose des questions, bien légitimement. La foi est un chemin difficile et passe par des moments où l'on comprend moins bien, mais pour autant il faut chercher. Nous posséderons Dieu au Ciel mais, sur terre nous le cherchons. C'est ça la définition de la foi. Et comme le dit encore saint Augustin : *« Tu ne me chercherais pas si tu m'avais déjà trouvé ! »*

C'est ce que vit saint Thomas aujourd'hui. C'est un grand dimanche, soyons dans la joie et la fierté que de tels apôtres qui ont fondé notre Église soient pétris d'humanité comme nous le sommes, mais aussi qu'ils nous donnent l'exemple de cette ardeur qui en fera des martyrs. Si vous êtes comme saint Thomas, vous n'êtes pas celui qui doute, vous êtes celui qui aime passionnément son Maître, et qui est prêt à tout donner pour Lui. Amen.

Don Pierre-Antoine